

# L'INSTANT

DE LA MÊME AUTRICE

*L'Écart*, Globe, 2018; Pocket, 2019

[www.editionsphebus.fr](http://www.editionsphebus.fr)

Titre original : *The Instant*

© 2022 by Amy Liptrot

Pour la traduction française :

© Phébus/Libella, Paris, 2022

Avec le soutien de Publishing Scotland.

Avec le soutien de la Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia.

ISBN: 978-2-7529-1311-1

AMY LIPTROT

# L'INSTANT

Traduit de l'anglais (Écosse) par  
GAËLLE COGAN

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE



*Aux âmes tristes*



# PROLOGUE

Février

Lune de la faim





DEPUIS QUELQUE TEMPS, la lune m'envoie des textos. Une notification s'allume sur mon téléphone, me demandant si la lune peut me localiser, et je clique sur OK.

J'ai déménagé dans une autre ville, mais la lune me suit partout. Elle m'envoie des textos pour me dire quand elle apparaîtra. Par les fenêtres de mon appartement de Kreuzberg, on aperçoit juste un parallélogramme de ciel au-dessus de la cour, un espace minuscule pour saisir la lune dans sa course, les nuits où le ciel est dégagé.

B dit que les gens déménagent ici uniquement pour pouvoir raconter à leurs amis qu'ils vivent à Berlin. B dit qu'ils ont souvent l'impression en arrivant de gagner quelques années, de pouvoir prolonger leur jeunesse.

L'appli utilise ma localisation pour me donner un flux continu d'informations sur la lune : ses phases,

sa direction et la distance qui nous sépare. En ce moment, la lune se trouve à 618 007 kilomètres de ma main, qui tient mon téléphone contre mon cœur ; je suis assise à la table, au milieu de la cuisine exiguë de mon appartement à hautes fenêtres, dans un immeuble classique, avec des orties devant la porte d'entrée. Tout juste rentrée du travail, je vibre de fatigue. La lune gibbeuse croissante est à 25,2 degrés au-dessus de l'horizon, presque plein est. Elle s'est levée juste après midi, et se couchera vers 3 heures du matin.

Après m'être fait couler un bain, je consulte mes graphiques numériques et j'attends la lune. Ma baignoire est à côté de la fenêtre, que j'ouvre grand pour laisser entrer la fraîcheur. J'entends des chats errants miauler dans la cage d'escalier, des pies jacasser dans les arbres nus et le grondement indistinct de la ville qui me rappelle le vent des Orcades. Je vois d'abord la lune réfléchi sur la fenêtre de mon voisin d'en face : un globe luminescent dans un miroir en double vitrage. Au cours de la soirée, elle passe comme un navire au loin. Je ne cesse de revenir à la fenêtre, enchantée d'apercevoir sa lueur oublieuse.

Dans la cage d'escalier, il y a des affiches et des graffitis politiques anti-gentrification, pro-réfugiés et anarchistes. Autrefois, le bâtiment était un squat, et les appartements conservent cet esprit collectif : nous partageons le wifi et un concierge. Dans la cour, j'entends les voisins faire l'amour ou se disputer en

différentes langues, quelqu'un qui joue de la flûte, un bébé qui pleure. Chaque 1<sup>er</sup> mai, il y a une grande fête techno. Ce lieu a quelque chose d'électrique.

C'est la frénésie sur internet; pour me détendre, je retrouve la lune en ouvrant dans de nouveaux onglets sa page Wikipédia et le Google Maps de sa surface. Je suis les dernières avancées lunaires de la NASA. J'apprends qu'autrefois la lune faisait probablement partie de la Terre, avant d'être sectionnée par un astéroïde. B, qui a quitté l'Écosse pour la Tasmanie, m'a raconté que la lune dans l'hémisphère sud n'est pas la même: elle croît et décroît dans le sens opposé. J'apprends que la lune ralentit la rotation de la Terre. La lune s'accroche à nous.

Je suis devenue plus attentive à la lune, et surtout à ses effets sur les marées, à mon retour sur l'île. Si c'est marée basse à la nouvelle lune, on récolte sur la plage des coquillages appelés solens et, après la pleine lune, on va chercher ce qui s'est échoué – bois flotté et trésors – sur la laisse de haute mer.

\*\*\*

Mon quartier est un mélange des différentes époques de Kreuzberg: les épiceries du coin, les

boulangeries turques, un garage qui propose du « matériel pour la révolution » côtoient un sushi-bar, des cafés branchés et des boutiques de marques. Il y a des piles de vêtements sur les trottoirs où l'on peut se servir gratuitement, et en face des magasins qui vendent des robes à mille euros.

Sur internet, les gens posent des questions. De quoi la lune est-elle faite ? Pourquoi voit-on la lune dans la journée ? Pourquoi la lune est-elle rouge ? La lune peut-elle être détruite ?

En ce moment je porte de longues jupes et des mitaines, et je me vernis les ongles comme autrefois. Je me rends à des fêtes. À la librairie anglophone, j'ai lu à voix haute des extraits de *L'Odyssée* accompagnée par deux Norvégiens au synthé.

Je me suis enfuie, mais je retrouve la lune partout où je vais. Sur le trottoir à Tempelhofer Feld, un parc immense au cœur de la ville, je suis tombée sur un minuscule croissant rose en plastique. Ma première semaine à Berlin, j'ai trouvé un magnifique calendrier lunaire dans une librairie, qui est collé sur mon mur à l'aide de Patafix. Deux fois par mois, à la nouvelle lune et à la pleine lune, j'attends la syzygie, ce moment où la lune, la Terre et le soleil sont alignés. Ces derniers temps, les cycles lunaires sont presque tout ce que j'ai noté dans mon journal. Mon avenir est une page blanche, mais je connais celui de la lune.

Dans le calendrier solaire de cette année, il y aura

treize pleines lunes. Les pleines lunes de chaque mois et de chaque saison ont des noms traditionnels différents. Celle de février s'appelle la lune de la faim, et celle de mars la lune de carême, lune des vers ou lune de la sève. Les noms nous viennent de cultures diverses – amérindienne, celte, anglo-saxonne –, mais sont tous liés aux saisons et au calendrier agricole.

La lune est passée au-dessus de la cour et s'est cachée derrière les bâtiments, mais je continue à en regarder des photos sur internet. Je me déconnecte de Twitter, de l'appli de rencontres, des annonces eBay. Des mosaïques lunaires sont créées grâce à un téléobjectif et des centaines de clichés recomposés pour former une image haute définition de la surface de la lune : des cratères texturés, des montagnes, des falaises vus en grand format, monochromes et lumineux. On est en février, la ville est grise, mais je recherche éperdument le clair de lune.

À Berlin depuis quatre mois, j'ai habité dans cinq maisons différentes. Je fais du vélo sur les pavés. Mes appareils électroniques sont constamment chargés, je porte un short que j'ai trouvé sur le trottoir. Assise devant les épiceries de nuit *Späti*, je fume des roulées en buvant du Club-Mate et en regardant passer des personnes belles et étranges. J'ai eu une aventure qui a duré deux nuits et deux après-midi.

Dans cette ville, les gens ne s'engagent pas, mais la lune tourne toujours autour de la Terre et les

mois passent sans relâche. Je ne parle pas la langue, pourtant je sais dire *der Mond*.

Mon attachement à la lune s'est accru pendant mes années de solitude, et vice versa. La lune, dis-je à B, est mon amoureux.

NAGER À TRAVERS LES VAGUES,  
MODE D'EMPLOI

Juillet

Lune du tonnerre





L'ANNÉE DERNIÈRE, j'ai loué un petit appartement sur mon île, dans le port, assez proche de la jetée pour entendre les annonces passagers du ferry biquotidien, dont la corne de brume donnait un rythme lent aux journées.

J'avais déchiré les pages d'un atlas londonien obsolète pour l'utiliser comme papier peint. Ma douche était pleine de sable et d'algues.

Devant la porte de service où j'allais fumer, le lierre résonnait des pépiements des moineaux. Je trouvais du boulot à droite à gauche, j'hésitais à refaire une saison avec mes anciens employeurs, j'attendais que quelque chose se passe.

Même si j'avais un appartement, avec une bibliothèque et une bonne connexion internet, je me retrouvais souvent debout dans la cuisine, submergée par la solitude. Je vivais seule depuis quelques années, et ça commençait à me peser.

J'allais régulièrement à pied jusqu'au sommet de la colline pour regarder la lune se lever. Au-delà de la ville, de l'autre côté de la baie, j'apercevais les îles voisines et, plus loin encore, l'Écosse continentale, avec à l'ouest les étendues de l'Atlantique.

Les autres nuits, je veillais tard, occupée à voyager depuis mon lit en vagabondant sur internet. Mon ordinateur tout chaud ronronnait sur ma couette, tandis que je déambulais dans les rues de villes internationales grâce à Google Street View.

*Je m'endors. Je rêve que je suis un oiseau qui vole bien plus haut qu'internet.*

Une fois par semaine en moyenne, je retrouvais mon groupe excentrique de nageurs marins. En nous déshabillant à côté de nos voitures, nous discutons de la météo, de la température de l'eau et des conditions. Puis, sans trop hésiter, nous nous jetions à l'eau ensemble.

J'allais aussi nager seule, dans une crique à la lisière de la ville. J'examinais l'eau avec méfiance pendant un moment avant d'ôter mon jean, de sentir le vent froid sur mes jambes. J'enfilais mes chaussons et mes gants de natation, laissant le reste de mes habits en tas sur les galets. En entrant dans l'eau par paliers, je sentais chacun de mes pores, de mes organes, chacune de mes fonctions corporelles

réagir à l'immersion glacée. Une fois l'eau au bas de ma cage thoracique, je rassemblais ma volonté pour me lancer dans une brasse ponctuée d'exclamations.

C'étaient les meilleures minutes de ma semaine. Je nageais le long de la côte, m'habituant à la température, mes membres pâles dans l'eau verdâtre, un peu d'eau de mer dans la bouche, sans jamais trop m'éloigner ni rester trop longtemps. Dans ces moments-là, je me soumettais à la mer, immergée jusqu'au cou, espérant, confiante, être soutenue.

La mer était le seul endroit où j'allais sans mon téléphone. Je passais la plupart de mes soirées à scroller. Je revenais souvent à une page WikiHow bizarrement traduite, intitulée « Nager à travers les vagues, mode d'emploi ».

*La meilleure manière de laisser passer une vague, c'est de plonger en dessous.*

Je suis partie vers le sud, pour voir du pays, logeant chez des couples que la nuit j'entendais discuter et rire à travers la cloison. Quand je suis retournée sur l'île, j'étais d'une humeur infernale : furieuse, taciturne et insatisfaite.

J'avais envie de sexe et mon cœur se languissait.

J'étais au bord des larmes et je pleurais souvent. Pour la première fois de ma vie, je me sentais vieillir, je voyais ma trentaine défiler. J'étais gênée de mes désirs conventionnels. J'aurais voulu avoir assez de ressources et de vie intérieure pour ne pas souhaiter être avec quelqu'un. Pourtant la lune, froide et insaisissable, ne me suffisait pas toujours.

J'ai téléchargé Tinder, dont l'algorithme géo-localisateur m'a proposé des personnes inaccessibles à bord de plateformes pétrolières et de bateaux de pêche de passage, en haute mer.

*Si vous voyez une vague extraordinairement haute, la meilleure méthode est de nager directement vers elle.*

J'ai commencé à avoir un crush sur un ami et, au bout d'un moment, j'ai trouvé le courage de le lui dire. Poliment mais fermement, il m'a répondu qu'il n'était pas intéressé. Tristesse infinie. J'avais honte d'être aussi triste pour quelque chose qui n'avait pas eu lieu, d'être triste pour rien. J'ai levé et détruit des armées dans ma tête.

J'ai décidé de m'obliger à m'en remettre. Je séduirais une autre de mes connaissances. Je me suis rasé les jambes, j'ai enfilé une robe et j'ai marché jusqu'à sa maison. Il n'était pas là. Après ça, le courage m'a fait défaut. Je n'avais plus envie.

Le gigantisme insulaire est un phénomène par

lequel les animaux d'une île deviennent, sur plusieurs générations, plus grands que leurs homologues continentaux de la même espèce. En l'absence de certains prédateurs et compétiteurs, l'évolution se fait vers une taille supérieure. On l'observe surtout chez les rongeurs. Sur mes îles, il a été démontré que les campagnols et les souris sont plus gros que leurs cousins du continent.

*Si vous êtes emporté et ballotté par une vague, pas de panique ! N'essayez pas de vous battre. La vague vous laissera tranquille en l'espace de quelques secondes.*

J'ai marché vers le sommet du Black Craig, puis le long de la côte isolée jusqu'aux plus hautes falaises de l'île. Du chemin côtier, j'ai regardé les bouées houlomotrices flotter sur les vagues et fait un signe de la main au ferry, mais je ne me souviens pas d'un signe en retour. Un éperon d'érosion marine semblable à un point d'exclamation colossal tombé à l'eau formait une structure improbable que j'ai imaginée s'effondrer sous mes yeux solitaires. J'ai pensé au jour précédent, quand j'avais pris la décision sans appel, au rayon fruits et légumes du supermarché, une salade flétrie à la main, de quitter l'île à la fin de l'été ; à présent que j'étais là, tout en haut avec les œilletons marins, les orchidées, les vanneaux, les traquets et les macareux, je n'étais plus si sûre.

J'ai pensé à ce qu'on m'avait dit, qu'une seule maison sur l'île est invisible depuis les autres. J'ai pensé à la minuscule *Primula scotica*, qui aime le sel et les endroits exposés.

J'ai suivi des traces d'incendie vers les collines, à la recherche d'un sauna en bois dont j'avais entendu parler et que j'avais vu sur des photos plutôt récentes. Les courlis étaient déchaînés. J'ai trouvé la petite cascade au-dessus du bassin endigué, mais pas le sauna. Il avait entièrement brûlé, et ne restaient que quelques souches noircies. J'ai rafraîchi mes pieds dans l'eau, marché vers la route, et suis rentrée en stop avec un biologiste marin spécialiste des phoques.

J'avais le squelette d'une belle vie, mais il y manquait le cœur. Depuis deux ans, je portais les mêmes vêtements thermiques toute l'année. Mes robes d'été et de soirée étaient suspendues dans l'armoire, laissées à l'abandon. Auparavant, mes photos étaient toutes des portraits; à présent, il n'y avait que des ciels.

Voir les oiseaux marquait l'apogée de ma journée. Une fois, un busard mâle a fendu le ciel d'un éclair argenté pendant que je conduisais; une autre, j'ai surpris un couple d'eiders roucoulant de manière comique sur le port.

Je vivais à mi-chemin entre mes parents, et j'étais l'intermédiaire de leurs échanges. Divorcés dix ans plus tôt, ils se servaient de moi pour prendre des nouvelles l'un de l'autre.

J'essayais de me sentir bien, de me détendre et d'être reconnaissante de ce que j'avais, mais le désir d'autre chose ne cessait de m'aiguillonner.

J'étais frustrée par l'élan et la confiance même qui faisaient ma force. La douleur était le corollaire de mon ambition.

*Si vous vous retrouvez complètement assommé par les vagues, retournez vers l'eau moins profonde ou écarter-vous du rivage, par-delà les vagues.*

Certains jours, la solitude s'accumulait en moi jusqu'à se déverser en commentaires furieux, souvent dirigés vers l'île. Les soirs où j'étais malheureuse et seule, je me demandais si c'était ça, la vie pour laquelle j'avais arrêté de boire.

J'avais besoin de m'échapper. Je voulais une vie adulte, des restaurants, de la sensualité, des conversations et de l'art. Je voulais rencontrer de nouvelles personnes qui ignoraient tout de celle que j'étais autrefois.

J'ai reçu mon salaire et, comme j'avais assez sur mon compte pour tenir quelques mois, j'ai décidé de mettre les voiles. J'ai donné mon préavis pour

la location de l'appartement et, quelques jours plus tard, de bonne heure le matin, j'ai pris le ferry.

J'ai toujours aimé la sensation du départ : le mouvement du ferry qui s'éloigne de la jetée et de l'île, du bus qui se met en route sur l'A9.

Tandis que l'Écosse défile, dans mon carnet, mon journal de rêves, j'écris à mon grand amour futur, imaginant des vers et des déclarations à un fantasma sans visage et sans nom :

*Je veux dormir dans chaque pièce de ta maison.*

*Je veux connaître un souvenir de chaque année de ta vie.*

*Je tracerai la courbe de ton dos sur du papier millimétré.*

*Je découperai les lettres de ton nom dans le journal de  
chaque jour.*

*Je veux que les écoliers récitent la séquence de ton  
ADN.*



UNE VISITE GOOGLE MAPS  
DU CŒUR

Août  
Lune du grain vert



À BORD D'UN TRAIN qui voyage vers le sud, sur l'East Coast Main Line, je transporte des mondes dans mon sac à dos. Dans le journal que j'ai acheté à la gare, le Premier ministre promet de conférer de nouveaux pouvoirs pour s'attaquer aux menaces terroristes; les fauvettes des marais et les tourterelles des bois ont été ajoutées à la liste des oiseaux en danger. J'ai trois livres avec moi, chacun une invitation vers des lieux et des idées différentes – le Norfolk des années trente, l'étude de la dynamique des fluides, la page blanche –, et beaucoup d'autres sur mon téléphone. J'ai le vertige de tout ce qui rivalise pour attirer mon attention, je suis ahurie des possibilités qui s'offrent à moi depuis mon siège, tout au long de ce voyage de cinq heures. Je peux écouter distraitement les conversations dans mon wagon: quatre retraités vont passer la journée à York, deux jeunes adultes parlent d'une amie commune, l'homme à côté

de moi regarde des dessins animés sur YouTube avec son casque.

Pendant ce temps-là, l'Angleterre défile à 145 kilomètres-heure : ses haies et ses entrepôts, ses campings et ses fermes solaires, ses ponts routiers et ses passages inférieurs. Je vois un homme debout à côté d'un animal mort. Je vois un faucon crécerelle sur un poteau. C'est la fin de l'été et, en allant vers le sud, le soleil est de plus en plus vif.

Et puis, dans la main, je tiens mon téléphone et internet tout entier : chacun de mes amis, l'intégralité de Wikipédia. Internet m'offre toujours un ailleurs. Je passe mes journées à être distraite ; mon attention papillonne d'une chose à l'autre. C'est rare que j'arrive à finir quoi que ce soit. Dans quel monde vais-je choisir d'entrer ?

J'ouvre Google Earth. À 1 100 kilomètres de distance, j'ai une vue satellite ; je fais tourner le globe sur l'écran à l'aide de mes doigts, comme une bille. J'ai le monde entre le pouce et l'index, et je tire mon territoire à moi, telle une parachutiste se préparant à l'atterrissage.

Je repère la Grande-Bretagne et je glisse vers le nord, suivant les autoroutes et les rivières, comme un oiseau migrateur. Ces derniers temps, j'ai un pied

sur les îles et un sur internet. Tous les quelques mois, je traîne cette valise à travers le pays. Cette fois-ci, je pars pour un an, ou plus, et, en me dirigeant vers le sud, mon téléphone capte de nouveaux réseaux.

Je suis partie par la mer, mais sur Google j'aborde les îles par les airs, en zoomant : dix kilomètres au centimètre, cinq kilomètres au centimètre. Je descends à travers le ciel. J'ai les îles au creux de la paume : inodores, statiques et numérisées, figées sans nuages dans un été éternel. C'est de là que je viens, mais le familier devient étrange.

Les rares jours où le ciel est clair, des satellites ou des avions commerciaux prennent des clichés qui sont ensuite stockés dans de gigantesques serveurs en Caroline du Sud, en Iowa, en Irlande ou en Finlande, pour en un instant être convoqués et transmis jusqu'à moi, dans mon train qui voyage à grande vitesse vers le sud, par des câbles à fibre optique sous les océans et par des réseaux mobiles.

Je plane au-dessus de l'île principale. Sur les images satellite, la plupart des champs sont verdoyants, mais à certains endroits l'herbe vient d'être fauchée ou ressemée ; j'en déduis que les images ont été prises juste après les premières coupes d'ensilage début juin. Je devine le moment de la journée grâce aux éoliennes, comme des cadrans solaires : d'après les longues ombres jetées vers le sud-ouest, ce doit être tôt le matin.

Je me rapproche de la ferme en bordure de falaise où j'ai grandi. Sur l'image, c'est la marée haute; certains affleurements rocheux familiers restent invisibles. Un empilement de balles d'ensilage ressemble, vu d'en haut, à un trou noir. Dans les champs, on aperçoit les traces du tracteur de Papa. Le soleil se reflète dans les carrosseries de vieux véhicules rouillés – des voitures que j'ai conduites plus jeune –, et dans le champ autour de la caravane.

J'observe des îles inhabitées, assez proches pour qu'on puisse distinguer les formes et les ombres de phoques échoués sur les rochers. Il y a des bugs numériques. Les photographies n'ont pas toutes été prises à la même date, et je passe de 2008 à 2010, puis à 2006, dévoilant des strates d'archéologie numérique. En traversant un champ, je me retrouve deux ans en arrière. Tout est voyage dans le temps, toujours en réinitialisation, dans une carte constamment renouvelée.

Chaque photographie est une représentation du passé. Je ne vois pas l'île telle qu'elle est aujourd'hui – avec sa nouvelle saison de récoltes, la végétation de cette année –, mais au moment où le satellite a pris les images. Voici la vague qui a été enregistrée pour figurer toutes les vagues futures.

Je zoome le plus près possible des marches descendant vers la mer, où j'ai échangé mon premier baiser. Je fais défiler la baie turquoise où nous avons

nagé à 2 heures du matin en plein été, alors que le jour se levait déjà. Mes souvenirs sont numérisés : accessibles par glissements, zooms, panoramiques. Le garçon sur la plage, au visage flouté, s'efface de ma mémoire. Nous voilà, surplombant un chemin de campagne où je suis tombée à genoux, traçant des routes sur lesquelles j'ai conduit les yeux embués de larmes. D'un clic je peux réexaminer tous les textos, relire tous les mails.

Un texto me fait émerger des cartes et revenir au train. B me dit qu'elle me retrouvera à King's Cross. Je fais zoom arrière à nouveau : le monde ne se limite pas à l'île. Le point bleu montre ma localisation actuelle, se rapprochant de Londres. Bientôt, je serai dans la foule, l'air tiède et les hauts bâtiments ; je commence à ranger mes livres et mes papiers dans mon sac.

Il suffirait pourtant d'une pression légère de mon doigt pour être projetée dans l'Atlantique, comme poussée par un vent d'est, naviguant sur les systèmes météorologiques d'internet.

Google Maps me permet d'aller dans des endroits qui me seraient sinon inaccessibles, sans voyage, perturbations, émissions. Le service de cartographie compte un milliard d'utilisateurs. Les images prises

par les satellites de Google sont utilisées pour organiser les vacances et planer sur les souvenirs.

J'ai affiché des cartes papier sur mes murs partout où j'ai habité, toujours de quelque part où je ne suis pas. En ville, l'archipel me manquait ; dans mon dernier appartement, c'étaient les rues de Londres. Même si j'aime étaler mes cartes papier sur le sol, je préfère encore les fonctions de la cartographie numérique. Mon esprit pétille et déborde des potentialités de la technologie.

Les cartes numériques offrent des occasions inédites d'être ailleurs. Parfois j'ai l'impression qu'un seul pas suffirait à entrer dans les cartes sur mon écran. Récemment, mon intérêt, rendu possible par Street View, porte à nouveau sur les villes, et je marche virtuellement dans les rues de Porto, de Prague et de Berlin, en réfléchissant à mes prochaines destinations.

Les images satellite se propagent dans mes rêves ; dans mon sommeil comme dans ma vie éveillée, je cherche, je fais défiler les clichés. Dans une ville étrangère, j'ai la sensation de devenir le bonhomme orange de Street View, qu'on aurait glissé-déposé dans un environnement inconnu.



Je repars pour un moment. Je ne sais pas encore où. Dans une chambre de Londres, un café de Berlin ou sur une autre île, loin dans les mers chaudes, tous les ailleurs me semblent plus proches que jamais. Je peux revenir chez moi instantanément, d'un glissement de doigt. Ma maison sera toujours là, dans mon téléphone et dans mon cœur; l'icône Google Maps, aux côtés de Facebook et de ma boîte mail, tient sa promesse, et défend son territoire entre l'Atlantique et la mer du Nord.